1er AOUT 1959 7e ANNÉE No 80

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

ADRIAN MIATLEV ..... Le Refus d'écrire
ÉDITH BOISSONNAS ..... Ame
MAURICE-JEAN LEFEBVE ..... Le Dormeur (I)
MICHEL BUTOR ..... Balzac et la Réalité
JEAN FOLLAIN ..... Collège
OCTAVIO PAZ..... La Fille de Rappacini

CHRONIQUES

Elsa, par PHILIPPE JACCOTTET
La fin de la philosophie, par MAURICE BLANCHOT
« *La Vie fondamentale* », par FRANÇOIS NOURISSIER
Soutine, matière suppliciée, par JEAN REVOL

NOTES

par H. AMER, D. AURY, J. BENS, R. CAILLOIS, B. CAZES, S. DOUBROVSKY, G. DUPEYRON, CH. GOERG, J. GUÉRIN, A. JOUFFROY, R. JUDRIN, J. LEBRAU, J.-J. LÉVÊQUE, CL. OLLIER, A. PIEYRE DE MANDIARGUES, J. REVOL, R. DE SOLIER.

Les Essais. — *Correspondance* de Tocqueville et Gobineau. — *Le Rêve et son interprétation dans le Proche-Orient*, de A. Léo Oppenheim. — *Saint Dominique, révolutionnaire de Dieu*, de Jean Girou. — *Le Savant et le Politique*, de Max Weber.

Le Roman. — *Paulina 1880*, de Pierre-Jean Jouve. — *Les Enfants de New York*, de Jean Blot. — *La Caverne*, d'Albert Bédarrides. — *La Lune et le Soleil*, de Catherine Claude.

Lettres Étrangères. — *Anthologie de la Poésie italienne*, de Jean Chuzeville. — *La Giovane Poesia*, de Enrico Falqui. — *Spirales*, de Hans Erich Nossack.

Les Arts. — Germaine Richier. — Rétrospective Chagall. — Janine Béraud. — René Auberjonois. — *Sur Marcel Duchamp*, de Robert Lebel. — *Max Ernst*, de Patrick Waldberg.

De Tout un Peu.

Les Revues, les Journaux.

LE TEMPS COMME IL PASSE

ALAIN BOSQUET : *Poèmes.*
MICHELINE MAUREL : *Grosse Lourde et Cie.*
ROGER JUDRIN : *Remarques sur les faiseurs de maximes.*

LE MOIS

par AVANT, ÉDITH BOISSONNAS, YVES DENIS, JEAN DUTOURD, JEAN LEBRAU, MICHEL PICLIN.

TEXTES

STÉPHANE MALLARMÉ : *Les Impressionnistes et Manet.*
traduit de l'anglais par Marilyn Barthelme.

nrf

Extrait de la publication

SOMMAIRE

ADRIAN MIATLEV..... **Le refus d'écrire**..... 193
ÉDITH BOISSONNAS..... **Ame**..... 210
MAURICE-JEAN LEFEBVE..... **Le Dormeur** (I)..... 214
MICHEL BUTOR..... **Balzac et la Réalité**..... 228
JEAN FOLLAIN..... **Collège**..... 248
OCTAVIO PAZ..... **La Fille de Rappacini**..... 254

Traduit de l'italien par ANDRÉ PIEYRE DE MANDIARGUES

— *CHRONIQUES* —

MAURICE BLANCHOT..... **La fin de la philosophie**..... 286
PHILIPPE JACCOTTET..... **Elsa**..... 299
FRANÇOIS NOURISSIER..... **La vie fondamentale**..... 305
JEAN REVOL..... **Soutine : matière suppliciée**..... 309

— *NOTES* —

Les Essais. — *Correspondance*, de Tocqueville et Gobineau (par Roger Judrin). — *Le Rêve et son interprétation dans le Proche-Orient*, de A. Léo Oppenheim (par Roger Caillois). — *Saint Dominique, révolutionnaire de Dieu* (par Jean Lebrau). — *Le Savant et le Politique*, de Max Weber (par Bernard Cazes)..... 318

Le Roman. — *Paulina 1880*, de Pierre-Jean Jouve (par Henry Amer). — *Les Enfants de New York*, de Jean Blot (par Serge Doubrovsky). — *La Caverne*, d'Albert Bédarrides (par Claude Ollier). — *La Lune et le Soleil*, de Catherine Claude (par Dominique Aury)..... 325

Lettres Étrangères. — *Anthologie de la Poésie italienne*, de Jean Chuzeville ; *La Giovane Poesia*, de Enrico Falqui (par André Pieyre de Mandiargues). — *Spirales*, de Hans Erich Nossack (par Georges Dupeyron)..... 332

Les Arts. — Germaine Richier (par Charles Goerg). — Rétrospective Chagall (par Jean Revol). — Janine Béraud (par Jean Revol). — René Auberjonois (par René de Solier). — *Sur Marcel Duchamp*, de Robert Lebel ; *Max Ernst*, de Patrick Waldberg (par Alain Jouffroy)..... 337

De Tout un Peu..... 343

Les Revues, les Journaux..... 346

— *LE TEMPS, COMME IL PASSE* —

ROGER JUDRIN..... **Remarques sur les faiseurs de maximes.** 353
ALAIN BOSQUET..... **Poèmes**..... 357
MICHELINE MAUREL..... **Grosse Lourde et Cie**..... 360

— *LE MOIS* —

par Avant, Édith Boissonnas, Yves Denis, Jean Dutourd, Jean Lebrau, Michel Piclin..... 366

— *TEXTES* —

STÉPHANE MALLARMÉ..... **Les Impressionnistes et Manet**..... 375

Traduit de l'anglais par MARILYN BARTHELME

EXEMPLAIRE H. C.

Extrait de la publication

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

LE REFUS D'ÉCRIRE

Je lis souvent. Il est peu de livres anciens ou contemporains que je n'aie pas lus. J'ai dévoré des merveilles et des camelotes. Il y avait souvent de la camelote dans les merveilles et inversement. Je trouve encore le temps de lire les journaux quotidiens ou hebdomadaires, même les publications féminines, dites « de mode ». Les prospectus, les journaux pour enfants, les livres scolaires, les manuels techniques. La doublure des enveloppages d'épicier est généralement un morceau de journal et je le lis. Mais le plus fort de tout, c'est que je lis aussi, avec une profonde attention, les quatre ou cinq cents plaquettes de poésie qui paraissent chaque année en France.

Possédant d'autres langues, je prends connaissance, autant qu'il m'est possible, de ce qui est imprimé dans les pays où ces langues sont parlées.

Cependant, quand on me demande : « Lisez-vous beaucoup ? », je réponds que je lis très peu. C'est mon impression, mon sentiment. Ce n'est pas mentir. Car le temps de la lecture n'est pas du temps des horloges mais de celui du sommeil. Et ce temps-là, je ne sais où je le prends. Je suis profondément persuadé que je ne lis

Extrait de la publication

guère. Cependant je suis au courant de toutes les thèses, de tous les drames, de toutes les psychologies littéraires, comme de toutes les misères de la poésie.

Nous assistons à un énorme échouage, dont le meilleur est de rire un peu, avec mélancolie. Et d'en ricaner implicitement.

Il y a un autre mystère : quand je raconte une histoire, une sotte petite histoire, elle ne vient d'aucun des milliers de livres que j'ai lus, ni de l'ensemble de ces livres, ni de quelque pratique que j'aurais pu en tirer. Elle vient de ma vie sensible, de moi tout seul. Et les amis de s'exclamer : il faudrait écrire cela !

A vrai dire il y a deux sortes de sources d'histoires : celles qu'on imagine et dont on se fait l'acteur en les racontant ; puis celles que l'on a vécues et qui, statues de sel, sont de plus en plus instatufiables, de plus en plus insaisissables. A quoi l'on voit que l'expérience est aussi fragile et méprisable que l'imagination fusante.

Je vis trop ce que je voudrais décrire et je suis mort à ce que j'aurais pu être. On pourrait attribuer cette phrase à n'importe quel auteur parmi ceux que vous admirez le plus, car ils auront souffert et poussé à l'extrême leur expérience.

Mais voici un autre système : quand l'expérience parvient à la plénitude, elle fait figure de communication. Je ne puis m'empêcher de songer à la manière dont Jésus rabroua sa mère, image à laquelle j'avoue que je me reporte souvent, car enfin l'Évangile est bien notre système métrique religieux à nous autres ici. Au lieu de l'irrespectueux : « On n'a rien à voir ensemble, ma mère », pourquoi n'a-t-il pas dit : « Ma pauvre petite maman, tu n'y peux rien, tu vois bien qu'on va me mettre sur la croix comme un conspirateur, alors, va-t'en, je ne veux pas que tu voies cela ».

En vérité, nous sommes moins les victimes des cruautés de l'existence actuelle, les proies de la société, que les

Extrait de la publication

Œdipes vaincus d'avance, et dévorables, de bien des énigmes psychologiques.

Pourtant le Sphinx n'est qu'une projection de notre paresse et de nos croyances. Aucun « bon dieu » ne veut que les hommes soient malheureux ou qu'ils se fassent la morale entre eux pour le mieux les uns des autres.

Laissez, sans ricanement excessif, les uns aller à l'église et les autres baiser avec amour la pierre des menhirs, des dolmens. Laissez ceux-ci voir en une mince rondelle d'azyme, qu'un déguisé dépose sur leur langue, la chair démultipliée de leur dieu lui-même ; mais que nul opprobre ne soit jeté sur ceux qui désertent l'église pour la douceur des dernières prairies qui existent et ondoient sous la brise d'été.

Tandis que je suis plein de récits en couleur, de solaires vérités, d'évidences diurnes, mon cœur se détourne et me commande le refus d'en rien dire.

Les poèmes, c'est autre chose. Ils vous font lever la nuit, vous ayant arraché du sommeil : *écris ceci !* crient-ils. A ces moments je ne suis pas assez éveillé pour les envoyer promener. Je m'en tire en prenant des notes... et je me venge en ne les utilisant jamais.

Il fait chaud, ce juillet est trop de saison. Je viens de déboucher mon quatrième litre de vin. Cette boisson, décriée par tout le monde, est bonne pour mon estomac, mon foie, tout mon corps. On la dit « trafiquée », empoisonneuse. Je ne m'en suis jamais aperçu. C'est peut-être que j'ai besoin des poisons qu'on lui attribue.

Et le pain n'est-il pas « trafiqué » ? Et la viande ? Et les légumes, les fruits ? Et tout ça ? Et le reste ? Et, par exemple encore, la parole humaine ? Tout son contenu est falsifié. Et vos pénicillines, vos auréomycines et vos antibiotiques dont vous vous soûlez, hein ! Alors, je vous dis : fichez-moi la paix, vous, buveurs de bibine ou de rien du tout, laissez-moi tranquille avec mon brave pinard rouge à onze degrés. Ne vous mêlez

Extrait de la publication

pas de ma vie ou de ma mort, avec vos sagesses « trafiquées », et combien !

L'auteur qui raconte sa vie avec une autobiographicité authentique ne peut être qu'un « sépulcre » assez moche. Mais je vous raconterai un inclassable et bizarre souvenir.

J'étais sur un rocher où croissaient quelques herbes des bords de mer. Je m'y étais endormi, car j'étais fatigué d'un long voyage en chemin de fer, la nuit.

La mer était au-dessous de moi. Elle battait contre les roches basses avec bruit. Et dans cette mer dansante, limitée par la frontière des rochers et comme mécontente, je distinguai des figures.

Elles n'étaient pas humaines, mais de bêtes marines — grosses, eudémoniques... Dauphins, marsouins, phoques, je ne sais. Je descendis et me déshabillai en hâte. Dans ce sommeil qui continuait en moi contre ma volonté, je voulais me mêler à la natation des bêtes. J'aurais voulu en toucher une. Ce n'était pas un endroit pour se baigner, on y pêchait seulement. C'était la roche aux « gauloiseaux » — il s'agit de ces adorables petits poissons qu'on appelle des « vieilles » en français.

J'eusse désiré nager auprès d'un de ces marsouins, ou aux côtés d'un dauphin. Quand je fus dans l'eau, il n'y eut plus personne... Bon dieu, me disais-je, j'en aurais bien attrapé un par la queue et ils auraient senti dans leur cœur que c'était pour qu'ils m'emmènent un peu, c'est tout. Mais il n'y avait personne. La seule présence du souvenir de mon hallucination. La mer entière n'était qu'un désert bruyant et hostile. La nuit était tout à fait tombée. Remonté sur le rivage, je demeurai un long temps, bête et nu.

Voilà ce que j'appelle une chose impossible à décrire et que ne peut égaler aucun explorateur dans les contrées à éléphants ou à rhinocéros, à Indiens ou à fées.

Extrait de la publication

Dans la nuit de la triste chambrée éteinte, une voix s'élevait vers moi :

« Eh, grand, raconte. »

Parfois je leur récitais des poèmes. De Villon ou de Baudelaire, surtout. Cela semblait les consoler de bien des choses. D'autres fois, je m'embarquais en des histoires personnelles. Ils ne demandaient pas beaucoup des histoires « de femmes ». Toute autre histoire leur plaisait mieux. Ils avaient leurs propres « histoires de femmes », je pense, qu'ils se ressassaient en eux-mêmes.

Au fond du grenier, un harmonicateur se rejouait :

C'est une Lilloise
Qu'on appelle Françoise...

J'aimais cette chanson et sa rengaine et la voix plébéienne du chanteur, et aujourd'hui encore je me demande pourquoi j'aime tant les hommes, par opposition aux femmes.

Il y avait, abrité et caché aux yeux du vulgaire bétail que nous étions, et dont le seul sommeil était notre ange, le coin du vice : le jeu. Ils jouaient jusqu'à l'aube, à la lueur d'une lumière dont la clarté était due à un peu de graisse minérale grésillant dans une boîte de conserves, avec un tortillon prélevé à une chemise de coton. Ils perdaient et gagnaient de petites fortunes. En devises de plusieurs pays (dollars, sterling, francs belges, suisses et français) ; ces hommes prisonniers possédaient des capitaux mystérieux.

Pour celui qui a vu cela, de ses yeux, il est difficile de le raconter. Car le faux y devient douteux, et le vrai y prend une allure par trop insultante.

Un jour je devins chef de chambre, le *stubenältester*. J'y gagnai une paillasse meilleure, mais je dus souvent donner ma part de pain parce qu'à la distribution le compte n'y était pas toujours. Je hais ce pain, ce pain sacro-saint, à cause de l'importance maniaque et ido-

Extrait de la publication

lâtre qu'on lui accorde. Je méprise ce pain, aujourd'hui encore il me dégoûte et je jette avec plaisir toute nourriture à la poubelle, sans le plus petit regret. Il n'y avait rien de noblement païen dans cette considération pour la part de pain, c'était une sorte de peur de crever, et l'avidité pour tout ce qui se bouffe.

Il y avait un individu gentil et brave qu'on appelait Christian. Il avait une marotte, celle de maintenir en nous tous le sentiment de l'existence de Dieu. Aux heures où il n'était pas possédé de cette manie, il jouait volontiers aux cartes. Nous étions deux ou trois à l'exciter : « Christian, tu nous la fais à l'esbrouffe, ton « bon dieu » de Dieu, il n'existe pas ! » Ce jeu était cruel : Christian prenait nos agaceries au sérieux. Il discutait pied à pied, avec douleur, et une immense pitié pour nous. Un matin je vis Christian aux robinets du lavabo, le torse nu. C'était un homme de correcte corpulence, de l'espèce rouquine. Autour du cou une ficelle noire. Je tire dessus et lui demande ce que cela signifie. Il me dit que c'est son scapulaire et qu'il est moine. « Ben, merde, tu pouvais pas le dire plus tôt ? » En attendant, Christian a toujours donné son pain à un affamé quelconque. Oui, *sa portion de pain*. Il ne la mangeait jamais. Chez lui, dans son monastère, la notion du « je » était inconnue, à ce qu'il disait. Alors, je fus bien près de croire encore à la mission de l'Église, jusqu'à ce que j'aperçusse que la vertu, la sainteté et la pureté individuelles ne sont qu'une abjecte tyrannie pour l'entourage. Christian ne pouvait le savoir. Il ne savait pas que ses efforts ne faisaient qu'exciter notre méchanceté et toute la perfidie du monde, plus tard ; que les efforts vers le bien ne faisaient que créer et, en quelque sorte, *produire* un mal plus grand et toujours plus proliférant.

Les contes ne leur suffisaient pas ; ils savaient distinguer les choses teintées de vrai de celles qui étaient inventées et de celles qui étaient tant soit peu arrangées.

Extrait de la publication

Dans la nuit du grenier où l'on se communiquait cent aveux cocasses d'un grabat à l'autre, il y avait une heure critique où celui qui était prié de parler ne pouvait plus rien dissimuler de lui-même.

C'était l'heure des confessions merveilleuses, supraterrestres, dans la nuit bien ténébreuse et la conscience enhardie. Ce que j'ai pu proférer alors, étendu sur mon lit et comme en rêve, je n'ose même pas, aujourd'hui, le rechercher dans ma conscience. Je n'en suis plus digne.

Il me faudrait la même misère radieuse et aussi le même auditoire fraternel, affectueux, suspendu aux moindres syllabes. Mais il rôde un cri en moi, prêt à se faire son et bruit ; il se prépare une alarme d'orage, un coup s'est élancé qui va frapper ; il voyage encore dans l'espace et hésite à s'abattre.

***

Si je me propose de me reporter souvent encore à l'époque de ma captivité, c'est que j'y avais trouvé un accomplissement. Je pense à cette captivité comme à une liberté perdue et déjà lointaine. Mes amitiés civiles, si chères pourtant, mon tardif service militaire, tout le côté valeureux de la guerre ne sont rien à côté, rien du tout. Dans le civil c'étaient les manières ou les positions, dans le militaire c'était la discipline avec son nécessaire contrepoids de dissipation et de stupidité inverse. La guerre apporta ses aventures banales, mais la captivité fut un rêve réalisé, une relaxation profonde, une activité positive.

C'était si bon d'être avec tous ces hommes, de se sentir unis par la misère et par la haine. C'est si bon d'être prisonnier. Des armées, pour une revue où j'écrivais alors, j'envoyai un article pour demander aux poètes de fermer leur gueule, en guise de plus grande participation des poètes à la guerre. Il fut publié.

Extrait de la publication

Aujourd'hui, ce poème que j'intitule *prière* est mon chef-d'œuvre et tient en une ligne et huit pieds :

Fermez la porte s'il vous plaît.

Je plaignais beaucoup en moi-même ceux des prisonniers qu'un lien familial ou conjugal attachait à un coprésent. Ces gens se rongeaient. Il y en eût plusieurs qui reçurent de leur femme cette déclaration : « Je t'avoue que je ne suis plus ta femme, etc. » L'honnêteté est cruelle quand elle est de tout repos. Les pauvres garçons subissaient des crises d'hypocondrie épouvantables.

Moi, je n'avais rien, pas le moindre lien sentimental. Je me plaisais en la compagnie des hommes. Ils étaient de toutes les régions de la France, du Nord au Pays Basque, et de l'Est à l'Ouest. Quels voyages ! Je fus formé, à demeure, servi !

J'aimais ces hommes, et j'aime leur souvenir. Nous ne pourrions plus nous retrouver comme alors. Moi-même j'ai trahi. Mais à cette époque nous évoluions dans une union parfaite. Cet amour des hommes m'a valu des réprobations à la suite d'un poème que j'avais publié en 19, *Hymne aux Masculins*. On me disait un « pédéraste larvé ». Or je n'ai pas rencontré un seul pédéraste parmi mes camarades de captivité. Il serait peut-être plus simple, au lieu d'une vie pesante, d'une femme et d'enfants, d'être pédéraste ou quelque chose comme cela, et d'avoir une bonne place à la radio, ou encore d'être un chanteur en vogue ?

Ma galère court sur son erre, elle aussi. Et je la préfère. Et je voudrais inculquer à quelques-uns l'amour des hommes, qui n'est pas la pédérastie, mais juste ce que je dis. Cet amour est plus pur que celui que nous adressons aux femmes, il est pur de l'obsédante concupiscence dont nous entourons les femmes avec notre désir. Je ne veux pas dire que la concupiscence soit impure, mais je ne la crois bonne et vraiment satisfai-

sante qu'avec sa propre femme, celle que l'on aime et qui vous apprécie de tout son être, spirituel, moral, mental et charnel.

Cependant cet amour des hommes entre eux est charnel. C'est une estime passionnée, colorée et irriguée de sang. J'ai estimé des hommes jusqu'à désirer le duel avec eux, et que le sang de l'un ou de l'autre fût répandu. Mais je le désirais dans l'exercice de l'amour qui, entre hommes, est combattre. Ensemble côte à côte, ou l'un contre l'autre. Aucun sport ne peut remplacer cela. Aucune dispute verbale, par mots ou par lettres. Les guerres elles-mêmes n'arrangent rien. Les tauromachies sont assez belles, il me semble. Mais j'appelle *tauromagie* l'amour entre les hommes. De tels combats sont chez les hommes la plus haute expression de l'âme. La boxe, le judo, le pancrace, le catch, l'escrime, le tennis, le football, le rugby ne sont que d'infâmes substitutions.

Et pour ce qui est des guerres, au sens que l'on entend, leur but occulte est celui-ci : déviriliser les hommes, en faire des cadavres, des salopards et de prétendus héros. Des blessés en tous cas. Et des *violés*, à coup sûr. Voilà ce que veulent les guerres et ce qu'elles font. Elles privent l'homme de son combat individuel et choisi. Elles l'emmènent avec les racailles sans aveu se faire pulvériser par les explosifs.

Je me déclare pour la guerre, oui. Mais pas pour la tricherie inhérente à ces guerres-ci. En cas de guerre, que la guerre soit, et j'en suis. Je ne suis pas, je ne fus jamais pacifiste. J'emmerde les philosophies et les résignations, et les cruels instincts que les véritables bêtes ne ressentirent jamais. La bestialité est une invention humaine.

Il n'est pas toujours facile, dans une guerre généralisée, de mener sa propre guerre. Il faut cependant s'y efforcer ; c'est plus facile que l'on ne pense. Dans l'une de ces guerres mécaniques et démoralisantes que nous con-

Extrait de la publication

nûmes, menées par des sots, des gosses, possesseurs de terribles jouets meurtriers, et nullement par des hommes, la guerre du vrai volontaire sera de comprendre d'abord le sens de la guerre, d'une guerre donnée, puis de s'y lancer ; mais avec ses propres moyens...

Tout doit demeurer contradictoire, hérissé, dangereux. Ce n'est plus à travers une forêt de symboles que l'homme doit passer pour se retrouver dans une clairière improbable, mais par une jungle de vérités cruelles où rien ne parle, où tout écho est aboli, où l'on découvre peu de sens, où la plupart des signes sont aberrants, déroutants et comme vénéneux.

Jamais mon esprit n'eût saisi cet aspect si peu rassurant si n'avait vibré en moi la corde de la terreur et du mépris au cours de l'approfondissement des « choses » et du monde indescriptible.

« Il refuse d'écrire, et, à cette occasion, il salit cent pages ! » Voilà ce qu'on pensera.

Que le lecteur soit satisfait, que nul dilemme ne le tourmente.

Premièrement, je trace ici mon testament, rien de moins ; ni de plus.

En second lieu, ce n'est pas, que je sache, se piquer d'écrire que de fabriquer un peu de lecture pour son prochain. Et puis encore je voudrais, en écrivant une dernière fois (mais non pas par *décision* de cesser d'écrire car jusqu'aux vieux ans n'écrira-t-on pas au moins des *cartes postales* ?), je voudrais vilipender la légèreté d'écrire. J'ai trop détruit de pages, même très nobles, je vous assure, pour être privé de ce pouvoir et de cette dignité.

Nous savons que sans le mécanisme organisé, et stable, du commerce, l'écrivain ne peut rien. Ni sans la critique ou la presse. Ni sans l'engouement des lecteurs ou la divinisation des crucialités du moment. Ni sans la distinction d'un prix d'origine authentique, et

Extrait de la publication

ce n'est pas cela que l'on peut nommer prostitution.

Ami, « écrire », c'est autre chose. Parce que j'ai « écrit » autrefois, il y a bien peu de temps encore, je sais ce qu'il est et je dois le dire. C'est véritablement un devoir. Il est difficile, car presque chaque mot demande à être entendu dans un sens particulier, plié à une signification spéciale et protégé de guillemets. Il faut trembler, en écrivant, en écrivant derechef, de retomber dans l'écriture. Quand ma plume encrée dessine des phrases sur le papier, aux heures respirables du jour finissant ; et que le lendemain matin je me souviens de la veille, je me sens désemparé et effrayé comme un homme dessoûlé qui revoit à froid des actes commis en état d'ébriété. Mon cahier me fait peur.

Et ce n'est pas seulement ce dégoût de raconter ou de décrire ; et ce n'est pas seulement cette répugnance à exprimer, à dire, à faire, à créer, que j'appelle le refus d'écrire : cela va jusqu'à rejeter la pensée, la méditation, le rêve, la prière, que sais-je ! Cela va jusqu'à l'abandon de la connaissance de soi, de la raison, de l'esprit, de l'âme, des sentiments, du noble désir de comprendre... Voilà de quel refus je me sens possédé. D'un point de vue positif, je crois que je voudrais faire une merveilleuse et scandaleuse farce. Mais, plus intérieurement, il y a là une recherche de non-fiction, un balayage-déblayage pour accueillir la réalité dans un silence qui fût digne d'elle. Ce qui pour d'autres est défense et illustration est pour moi livraison et trahison ; douleur et volonté de naufrage.

« Vous n'êtes qu'un fou ou un comédien, vous vous jouez un personnage.

— Peut-être. Mais vous qui vous croyez en droit de me parler ainsi, vous êtes un attaché, un enchaîné, un emmuré et un clôturé — tenez ! vous êtes même un empoté ! Et de plus, si je me joue un personnage, ce personnage est moi-même, tandis que vous, vous vous

jouez des musiques ! Vous vous faites du cinéma ! Vous ne voulez pas être vous-même !

— Mais enfin comment pouvez-vous vivre dans cette négation ravageuse ? C'est cela qui m'est suspect.

— C'est parce que je triche, ou du moins...

— De quelle façon ? A quel point ?

— Je vais vous le dire, mais je vous préviens, la minute est solennelle et elle me coûte. Quand je vois des hirondelles posées sur le gravier d'un petit chemin de campagne, cela m'émeut tellement que j'en pleure. Quand je trouve un caillou qui me plaît, quel monde, quelle découverte, quel trésor ! Des larmes encore, et d'inapaisables battements de cœur. Un mauvais poète ne manquerait pas de dire : l'eau des larmes inondant les yeux est le verre grossissant qui fait voir la suprême réalité du monde en ses plus humbles détails.

— Vous, le cynique, vous pleurez ?

— Tout le temps. Même au cinéma. Et ne croyez pas que les larmes de cinéma soient fausses. Je trouve même qu'on ne devrait les verser qu'au cinéma.

— Je vous remercie de vous faire mieux comprendre à moi.

— Ah, oui ? Parce que vous me comprenez ?

— Je crois. Vous êtes le premier *trop-vivant* que je rencontre. Il est naturel que l'incroyable sensibilité qui vous possède vous pousse à la conquête de l'insensibilité et à prêcher tous les refus... Question de préservation.

— Non, ami. C'est question de clandestinité, non point d'un freinage de sensibilité. La simplicité n'existe pas, l'action directe n'est plus permise, la voie droite se casse toujours la figure, ou vous emmène dans la brousse, et la propagation de la manie de la logique est empreinte de la plus basse criminalité de la part de ceux...

— Je vous comprends.

— Je ne veux pas que vous me compreniez ! Retirez ces trois mots !

Extrait de la publication

— Voilà le fou qui revient !

— Les saints ont à supporter beaucoup d'insultes. Remettons à une autre fois la fin, s'il y en a une, de cette conversation. J'entends des pas, on approche. Et, d'ailleurs, qu'ils approchent ! »

Après cette légère discussion, je revins à la maison où ma chère femme m'avait préparé un excellent dîner. Je la trouvai princièrement belle, d'une paganité rayonnante, presque antique, dans ses atours de ménagère d'occasion, parmi le fumet du potage et du plat principal. Tout ce qui m'attachait à elle s'est ému en moi. Non, aucune femme dans aucune autre vie, n'aurait pu être celle-ci pour moi. C'était elle, splendidement elle, la seule, celle qui était ajustée sans erreur à moi et pour laquelle, moi aussi, j'étais fait. On peut dès lors comprendre l'intériorité des larmes tandis que tout l'être est plein de défi méprisant à l'égard des grisailles galopantes qui écrabouillent la sainte et absolue et *libre liberté* des âmes individuelles qui ont lutté pour le décantement qu'il leur fallait.

Écrire, pourquoi... C'est toujours nommer quelque chose... C'est toujours divulguer, et galvauder, et verser à l'égout... Si loin que je sois de la manie des serments et des vœux, je crois que j'ai commis et prononcé celui de l'*innomination*. C'est le christianisme qui a exacerbé la psychologie et la philosophie et l'histoire et le journalisme et tout ça. Auparavant ces éléments nous encombraient moins. Sans vouloir régresser dans le temps, je fais un louable effort de paganisme, car le plus beau de l'âme universelle s'est réfugié là, comme en un cimetière de mammouths, d'éléphants ou d'aurochs...

***

Ainsi, quand l'ange devient stupide, capot, faible et veule, il faut le battre, le vaincre et le jeter dehors avec fracas.

Extrait de la publication

Tel est le refus d'écrire. Le réel n'est pas seulement dans l'historique, le conforme et le vrai, il réside aussi bien dans l'imaginaire — mais c'est dans le refus qu'il semble fleurir le plus intensément. Car il y a un peu de désasphyxiante folie dans le refus, une irraison et, enfin ! « la mer ferme » !

J'ai conscience de dire là des choses un peu étranges et je m'en expliquerai. Mais, si vous me demandez ensuite des explications de mon explication, je vous assure que nous nous « expliquerons » alors, ah ! oui, et comment !

Il arrive que l'œuvre d'un artiste, ou simplement l'existence d'un homme, absorbent l'homme, n'en laissant qu'une décente pellicule ; mais il arrive aussi que l'homme résorbe l'œuvre, que cette dernière s'atrophie, tandis que l'auteur-acteur (l'*autacteur*) « profite », s'affermit, s'accomplit. C'est ce dont je parle.

Ce « refus » n'est pas un effet de la volonté, une décision concertée. Car je connais beaucoup de refus malsains, régressifs, de sécheresse et de tourment, et signifiant une affreuse baisse de vitalité, une véritable défiguration. Mais il est des refus de lumière et de foi qui font deviner un retour à la liberté, une adhésion passionnée à ce que l'on ne savait pas encore qu'on aimait, une détermination positive. C'est bien là notre cas.

Un semblable refus n'est pas le suicide que l'on peut croire, mais le prélude à des fécondités nouvelles, qui se manifestent d'elles-mêmes en nous.

***

Te rappelles-tu, ma femme, les beaux bâtons que je nous taillais au passage, avec mon vieux couteau qui coupait encore si bien ? Un gros haut bâton pour moi et une mince baguette pour toi, mais longue également.

Extrait de la publication

C'était moins pour s'appuyer (car la traversée du plateau, parmi les blés tranquilles et tout grouillants de familles de perdrix, n'était pas si ardue) que d'avoir en main des emblèmes de la vie, des trophées de sacrifices. Tu te plaignis que ton bâton fût taillé dans un bois tremblant qui émettait à chaque fichaison sur le sol une vibration désagréable pour le bras. J'avais voulu te couper une canne bien droite et l'avais prélevée à un arbuste un peu vert, peut-être. Et, à mon grand scandale, tu le tins la tête en bas, c'est-à-dire dans le sens contraire de sa croissance. Cela t'était peut-être plus commode, mais ne pouvait diminuer la vibration. Ainsi nous acheminions-nous, par le plateau désert et luxuriant, vers les dolmens, le menhir et le village où tes parents ont leur demeure et où notre enfant aussi nous attendait.

(Je viens de me tromper grossièrement. Ton bâton à toi tu as su le tenir la tête en haut. C'est tout le contraire de ce que je disais.) Malheureusement, tous nos merveilleux bâtons ont servi à faire du feu ; nos pierres ont été dispersées ou volées ; je ne sais quels insectes ont déménagé le reste ; nous, des pauvres...

Et tout fut à reconquérir.

***

Il y en a qui ne croient plus à la poésie. Parce que ce genre de prétention ne leur apporte pas d'argent ou de gloriole. Ces gens-là *souffrent*, je ne leur vois guère de souffrance, mais des mofettes et des pets. Soufrer, pas souffrir.

En ce dégoût punisseur que j'ai des esclavages, je te jure, mon amie, que cela va se passer désormais différemment.

Nos bâtons confondus avec des cannes de fagots, des lattes, des manches à outils ; nos bâtons que nous

tînmes en nos mains, nos hauts bâtons ; et qu'ils fussent confondus avec les longes de bois qui constituent les fagots — ceci est un petit peu impardonnable !

Les bâtons avec lesquels nous avons traversé pour une première fois la plaine élevée entre B. et Y., et qu'ils fussent sciés pour les besoins de la cuisine familiale.

Non, cela, j'ai un sacré mal à lui trouver une excuse !

Je suis malade de voir qu'un fin et noble bâton de vrai bois est confondu avec de grosses branches informes !

Et c'est ainsi que nous tombons tous malades, parce qu'on ne peut remédier à rien.

Mon amie, nous taillerons de nouveaux bâtons ; et ceux-ci nous les garderons, si tu le veux bien, et si tu me crois.

***

Le ciel, sur le plateau, semblait très vaste et profond. Les nuages recomposaient un ordre toujours nouveau. Ce riche sahara campagnard, avec ses touffes de bosquets épais parmi les lacs de froment ou d'avoine mûrissant, véritablement réconfortants à voir, nous semblait d'une étendue incroyable. Nous n'étions pourtant, sur une vague bosse de terre, que deux petites puces cheminant. Et nous cheminions, ma chère petite, enlacés, nous tenant par la taille, bien joyeusement. En l'air, ici et là, l'alouette éternelle, avec ses piaillements harmonieux, si haut, si haut ! A nos pieds les pierres qui parsèment ce pays, farcissent ces champs et dont nous ramassions toujours quelques kilogrammes, ô doux malheur ! Enfin nous apercevions les premières maisons de T., la V. où je me suis lavé et rasé cette première fois où je vins te voir dans ton pays et couchai sur la voie ferrée désaffectée. Cette voie sans plus de rails, je l'appelai « la » voie, la nôtre, le chemin de notre destinée. Vieux chialeur invétéré aujourd'hui, je ne croyais plus revoir

alors tant de beauté. J'en devins amoureux de la terre, tandis que c'est la mer finistérienne qui jusque-là me tenait au cœur. La terre, ce fut toi, ma chère femme, autant que le pays que tu me fis connaître.

Je dirai pourtant ceci, avec une extrême sévérité et un déplorable souci : l'amour d'un homme pour une femme est fait de bonté, de passion, et d'adoration. Pour un homme véritable, il n'y a rien de plus beau, de plus précieux qu'une femme et, beaucoup plus, que la femme qui est devenue la sienne. Une union de cette sorte est indescriptible et impensable. Oui : une femme qui est vôtre est déesse absolument.

Mais, et c'est là que je voulais en venir, c'est bien tout ce que l'on peut offrir aux femmes : bonté, passion, adoration. L'amour concerne les hommes, les hommes *entre eux.*

ADRIAN MIATLEV

Extrait de la publication

AME

SANS DOUTE

Cour d'une prison, c'est un décor, et pourtant
Qui n'a pas descendu ces marches en spirale
Entre les murs vineux aux lucarnes égales.
Trois pilastres, au fond trois portes sans battants.
Le dallage est feutré d'empreintes égarées
Des regards font vibrer les murs sous leur poussée.
Les feuilles mortes des mots chuchotés souvent
Se sont amassées pour former leur litanie.
Absolument personne n'est là dérivant
Son plaisir de ces anciennes vilenies.

AME

Quand flamba la bûche, des cloportes sortirent
Maladroitement d'un creux profond, sans quitter
Cette demeure, errèrent longtemps et s'enfouirent
Dans la fumée hors du foyer, ils disparurent
Dans l'ombre brûlante, une dernière parure
Du bois, cédant leur carapace d'acier brun
Articulée, individuelle, à ces flammes
Agitant la rouge repousse d'un élément commun
Splendide, dérobant dans les âges son âme.

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

publie dans chacun de ses numéros :

un roman ;
une nouvelle ;
des poèmes ;
une étude de littérature ou d'art ;
un essai scientifique ou philosophique ;
une traduction ;
un témoignage ou document.

★

des chroniques de

MAURICE BLANCHOT : Recherches.
MARCEL ARLAND : Lectures.
PHILIPPE JACCOTTET : La poésie.
DOMINIQUE AURY : Le roman.
JACQUES LEMARCHAND, DOMINIQUE FERNANDEZ : Le théâtre.
FRANÇOIS NOURISSIER : Le cinéma.

★

des notes critiques de

Henry Amer, Georges Anex, Yvon Belaval, Jacques Bens, Janine Béraud, André Berne-Joffroy, Georges Borgeaud, Alain Bosquet, André Boucourechliev, Pierre Boulez, Gabriel Bounoure, Jacques Brenner, Roger Caillois, E. M. Cioran, Jean Dutourd, Lucette Finas. Jean Follain, Jean Forton, Gabriel Germain, Jean Grenier, Jean Grosjean, Jean Guérin, Franz Hellens, Roger Judrin, Odile de Lalain, M.-J. Lefebve, Jacques Masui, André Miguel, Claude Ollier, Brice Parain, Georges Perros, André Pieyre de Mandiargues, Alain Robbe-Grillet, Armand Robin, Albert-Marie Schmidt, Henri Thomas, J.-P. Weber, Wladimir Weidlé.

★

LE TEMPS COMME IL PASSE

et

LE MOIS

(chroniques libres, actualités, voyages, fantaisies, lettres...)

★

et un texte posthume

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Rédacteurs en chef : JEAN PAULHAN, MARCEL ARLAND
Secrétaire générale : DOMINIQUE AURY

publiera dans ses prochains numéros :

MARCEL ARLAND : La Baie des Anges.
ÉDITH BOISSONNAS : Limbes.
MARTIN BUBER : Du Hassidisme.
MICHEL BUTOR : Degrès.
ALBERT CAMUS : Actuelles.
RENÉ CHAR : Poèmes.
E. M. CIORAN : Lettre sur la Vengeance.
ROGER JUDRIN : Agathe.
ALFRED MÉTRAUX : Le Langage de l'Ile de Pâques.
ANDRÉ MALRAUX : Conclusion à *La Métamorphose des Dieux.*
ANDRÉ MASSON : Moralités esthétiques II.
HENRI MICHAUX : Connaissance par les Gouffres.
MICHELET : Journal inédit.
HENRI DE MONTHERLANT : Sénèque.
ROGER NIMIER : Balzac 86-69.
PIERRE OSTER : Le Calligraphe.
JEAN PAULHAN : Le Gibou.
GEORGES PERROS : Aveu.
JEAN STAROBINSKI : Montaigne.
ANDRÉ SUARÈS : Le Paraclet.
JEAN-PAUL WEBER : Meurtre à l'Observatoire.

JEAN PAULHAN, MARCEL ARLAND et DOMINIQUE AURY reçoivent le mercredi, de 17 à 19 heures.

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

Pour tout changement d'adresse, prière d'adresser la dernière bande d'abonnement et la somme de 20 francs.

Les auteurs non avisés dans un délai de trois mois de l'acceptation de leurs manuscrits peuvent les faire reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les frais de poste sont seuls retournés à leurs auteurs.

TARIF D'ABONNEMENT

France et Union Française :			Étranger :		
6 mois....	1.600 fr.	1 an..... 3.000 fr.	6 mois....	1.900 fr.	1 an..... 3.500 fr.

Edition de luxe :

1 an ..... 6.900 fr. | 1 an ..... 7.600 fr.

Les abonnements sont reçus au siège de la Revue,
5, rue Sébastien-Bottin, Paris-VIIe. — Compte chèque postal PARIS 169-33.

Imprimerie Crété Paris, Corbeil-Essonnes. PUR FIL,

Extrait de la publication